

Jean Lévêque

Le sel de la Parole

Méditations sur l'évangile de Marc



Il n'y a pas de meilleur guide pour la prière que la Parole de Dieu. Et pour aller plus loin encore, Jean Lévêque commente pour nous, avec une saveur carmélitaine, l'évangile selon Matthieu, s'appuyant à la fois sur sa solide connaissance de la Bible et sur son expérience d'accompagnement spirituel. Avec lui, nous cheminons à la suite du Christ, depuis les routes de Palestine jusque dans notre oraison et notre vie de tous les jours.

Avec lui, remettons-nous pleinement à l'écoute de la Parole pour en faire le sel de notre vie. Car ainsi que l'écrit Marc à la fin de son évangile :

« Le Seigneur agissait avec eux et confirmait la Parole par les signes qui l'accompagnaient. »

Jean Lévêque, carme, est spécialiste de l'Ancien Testament et des langues orientales, qu'il a principalement enseignés à l'Institut catholique de Paris. On lui doit entre autres un commentaire sur le Livre de Job : Job et son Dieu. Il a également exercé un ministère fructueux au sein de la famille carmélitaine.

collection Sagesses carmélitaines

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jésus et le Baptiste

Cette page d'Évangile est déjà l'évangile de la manifestation. Mais le récit du commencement de la vie publique de Jésus s'ouvre, chez saint Marc, par un double geste d'humilité.

L'humilité de Jean le Baptiste, alors au sommet de sa popularité, et qui répète obstinément à tous ceux qui viennent à lui au Jourdain :

« Voici que vient derrière moi celui qui est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de me courber pour délier la courroie de sa chaussure. Lui vous plongera dans l'Esprit Saint ! »

L'humilité de Jésus, qui inaugure sa manifestation au monde en s'affiliant à l'un des mouvements spirituels les plus authentiques que le peuple de Dieu ait connus : cette grande vague de renouveau intérieur, ce désir d'une vie propre, digne de Dieu et d'Israël, qui amenait les gens en foule dans les eaux du Jourdain.

Certes, ce qui était pour tous un geste de conversion était pour Jésus un geste de compassion, de fraternité avec tous ces hommes au cœur malade, qu'il venait guérir, avec tous ces pécheurs qu'il venait appeler, avec tous ceux qui pliaient sous le fardeau de leur propre vie. Mais lors du Baptême de Jésus cette double humilité de Jean et de son Maître débouche déjà sur une double manifestation de la grâce et du salut.

Le Baptiste, si désireux de s'effacer, voit arriver devant lui le Puissant, qui lui demande le Baptême ; et il pose, comme serviteur et par obéissance, ce geste dont il se sentait indigne. Il reçoit de Dieu la grâce de baptiser son Fils.

Et Jésus lui-même, en réponse à sa propre humilité, va vivre dans son humanité sainte un moment d'intense communion avec le Père et avec l'Esprit.

En effet, selon saint Marc (et saint Matthieu), tout se concentre sur l'expérience vécue par Jésus en personne : au moment où il remonte de l'eau, où il se relève de son geste d'humilité, il voit les cieux se déchirer et l'Esprit, comme une colombe, descendre sur lui ; et des cieux parvient une voix : « Tu es mon Fils, mon Bien-Aimé ; tu as toute ma faveur ! » Ainsi Jésus, qui va baptiser dans l'Esprit Saint, plonger les hommes dans le bain de la régénération, expérimente, dans son propre Baptême, la plénitude d'Esprit qui est sienne depuis sa conception dans le sein de Marie.

Personne jamais ne pourra entrer à fond dans le mystère de cette communion trinitaire, vécue non seulement par le Verbe en son éternité, mais par le Verbe fait chair, vrai Dieu et vrai homme. Personne ne peut mesurer le retentissement dans son cœur d'homme de cette désignation par l'Esprit et de cette nomination par le Père. Personne ne peut vraiment percevoir la vibration éveillée dans son cœur de Fils par cet encouragement solennel au début de sa mission. Il nous faut y entrer avec toutes les forces de notre foi.

Comme le Baptiste, nous ne pouvons que laisser faire « celui qui veut accomplir toute justice », c'est-à-dire s'ajuster pleinement aux choix de Dieu pour le salut des hommes. Comme le Baptiste, il nous faut rester au seuil du mystère, sur le seuil des merveilles du Seigneur, où l'on voit de tout près sans pouvoir rien saisir.

« J'ai choisi de me tenir sur le seuil dans la maison de mon Dieu. » (Ps 83,11)

Frères et sœurs, l'expérience merveilleuse que Jésus a vécue ce

jour-là dans sa relation au Père nous est proposée à nous aussi, chaque fois que nous faisons à Dieu toute sa place dans notre vie. Chaque fois que nous reprenons le chemin de la conversion du cœur, nous ratifions notre baptême, nous revivons notre baptême, nous remontons pour ainsi dire des eaux qui nous ont lavés. Dieu nous voit prêts à servir, prêts pour la mission qu'il nous confie et qui prolonge celle de Jésus.

Et Dieu prononce au fond de notre cœur, par pure grâce, par pure bonté, ces paroles qui nous remettent debout, qui nous remettent en route, et qui chassent toute crainte :

« Tu es mon fils, tu es ma fille bien-aimée, en toi je mets tout mon amour ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les temps sont accomplis

La première chose que Jésus a proclamée au début de son ministère est une parole d'espérance : « Les temps sont accomplis, le Règne de Dieu est tout proche », les temps sont accomplis, ceux dont Dieu gardait le secret. Et parce que Dieu a jugé que le monde avait suffisamment mûri, son Règne est là, parmi les hommes, en son Fils, Jésus de Nazareth. En réponse à cette avance inouïe que Dieu nous fait en son Fils, que nous demande-t-il ?

Deux choses indissociables : la conversion et la foi : « convertissez-vous »... « croyez à la bonne nouvelle », croyez à l'espérance.

La conversion et la foi : impossible de vivre l'une sans l'autre. Si nous nous convertissons, si nous tournons le dos à nos idoles, c'est pour donner notre foi à Jésus-Christ ; et inversement, venir à Jésus-Christ, c'est accueillir un amour qui nous transforme, et c'est cela, la conversion.

La liturgie de ce dimanche nous propose successivement trois manières de vivre cette foi de converti et cette conversion du croyant.

La première nous est suggérée dans l'Ancien Testament par le livre de Jonas.

À la parole de Jonas, les milliers d'habitants de Ninive, la grande ville, tous des païens jusque-là, « se détournent de leur conduite mauvaise » (Jon 3,10). De même, c'est un réflexe immédiat chez celui ou celle qui rencontre le Christ, son visage, sa parole ; il lui faut faire la vérité et replacer sa vie dans la

lumière, courageusement, librement.

Un deuxième type de conversion est présenté par saint Paul aux nouveaux chrétiens du port de Corinthe (1Co 7,29-31). Il commence par une image de marin : « Le temps se fait court ; le temps a cargué ses voiles », comme on amène les voiles d'un bateau quand le port est en vue. L'humanité déjà touche au port, puisque le Christ est déjà ressuscité. Même s'il nous faut attendre sa venue en gloire, nous vivons déjà de lui, et la vie de témoins qui nous est offerte nous fait atteindre, en Jésus-Christ, notre vraie stature d'adultes chrétiens, en transformant notre relation aux autres, notre relation aux choses, notre relation à nous-mêmes.

Puisque le temps se fait court, puisque nous sommes entrés dans le temps de la mission, avec la hâte de « voyageurs en ce monde » ; notre relation change avec ceux que nous aimons, et saint Paul écrit cette phrase étonnante : « *Que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas* ».

Comment comprendre cela ? Il ne s'agit pas, bien sûr, d'aimer seulement en apparence, mais de dire adieu à toute volonté de possession, de renoncer une fois pour toutes à l'illusion d'un amour qui échapperait au temps ; il s'agit d'aimer le conjoint comme en marche lui aussi, vers un bonheur et une plénitude que Dieu seul pourra lui donner ; il s'agit, pour les deux époux, de s'aimer en Dieu, tendus vers un même héritage.

Puisque le temps se fait court, puisque déjà, dans le Christ, nous touchons au port, notre rapport aux choses se présente autrement : « *Que ceux qui achètent soient comme s'ils ne possédaient pas ; que ceux qui tirent profit de ce monde, comme s'ils n'en profitaient pas vraiment* ». Là encore, il n'est pas question de déprécier le travail d'un homme ni de dévaloriser sa compétence, mais simplement – et c'est tout un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le paralytique à travers le toit

De la foi ou de l'incroyance, qu'est-ce qui l'emportera dans le cœur des hommes ? C'est le drame qui traverse tout le ministère de Jésus, et il est déjà présent dès les premiers jours à Capharnaüm.

La foi, elle existe réellement chez ces hommes qui apportent le brancard ; une foi décidée, active, presque impatiente. Ils souffrent de voir souffrir cet handicapé, leur ami, et ils savent que Jésus est pour lui la dernière chance, une vraie chance comme Dieu seul en envoie.

Et c'est pourquoi leur foi se traduit en charité : coûte que coûte il faut traverser l'indifférence de la foule ; par tous les moyens il faut ménager à l'infirmes une rencontre avec Jésus ; il faut que, pour un instant au moins, ce pauvre qui ne peut plus rien passe avant les autres. Si Jésus voit cet homme, ce paquet de souffrance et de misère, c'est gagné d'avance.

L'incroyance est là, elle aussi, présente au rendez-vous, dans le cœur de quelques scribes, des intellectuels bien assis pour écouter, pour peser, pour juger. Ils ont bien compris, pourtant ; ils ont raisonné juste, et posé la vraie question : « Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ? » Mais ils se dérobent devant la vraie conclusion ; ils fuient devant l'acte de foi. Plutôt que d'admettre :

« Cet homme fait les œuvres de Dieu », ils préfèrent dire : « Cet homme blasphème ! »

Il en sera ainsi dans tous les temps. Il se trouvera toujours des hommes pour refuser le paradoxe du Christ, pour ramener le

Christ aux dimensions de l'ordinaire, et pour trouver insoutenable que Jésus-Christ, vrai homme, agisse aussi en vrai Dieu.

Mais ne jetons pas trop vite la pierre aux scribes, et mesurons bien ce que l'attitude de Jésus devait avoir de déroutant.

Le brancard descend par le trou du toit ; l'homme est là, aux pieds de Jésus, plus immobile que jamais. Tout le monde attend la parole de guérison, mais les mots qui viennent semblent ignorer la souffrance physique : « Mon enfant, les péchés te sont remis ».

Jésus n'a pas répondu au niveau de la demande, parce qu'il veut situer d'emblée son action au niveau de l'essentiel et du définitif. On demande la santé du corps ; il donne la liberté du cœur. On réclame de pouvoir agir ; il donne d'être selon Dieu. Au risque de décevoir le paralysé, au risque d'inquiéter les scribes, il dit tout de suite la parole du salut, parce qu'il est le Fils de l'Homme qui apporte le salut d'auprès de Dieu.

Mais pourquoi cette hâte, pourquoi bousculer et désappointer ainsi l'espérance immédiate ? Saint Marc nous le dit en toutes lettres : « Jésus, *voyant leur foi*, dit au paralysé : tes péchés sont remis ». Jésus a vu leur foi, il compte sur leur foi, et il veut répondre à leur audace par son audace de Fils de Dieu. Voilà pourquoi il leur révèle d'un coup de quoi est faite l'initiative du Père.

La guérison viendra, mais dans un second temps, comme une récompense de la foi, et comme un signe pour ébranler l'incroyance des scribes : « Je te l'ordonne, prends ton brancard et va-t'en chez toi ! »

Brusquement, tout l'intérêt se porte sur le paralysé. Depuis le début, il n'a rien dit ; mais voilà que Jésus lui demande d'être

actif dans sa propre guérison : « Lève-toi ! ». Va-t-il se lever ? Sur la seule parole de Jésus, osera-t-il faire tous ces gestes impossibles ? C'est en obéissant à la parole qu'il va traduire sa foi ; et son corps va se dénouer, se déplier, tout au long de cette minute de confiance, la guérison accompagnant l'obéissance au Christ.

Des années durant on l'avait traîné sur sa civière, et voilà qu'il emporte lui-même, avec ce brancard, tout son passé de misère et de désespoir ; voilà que, sur l'ordre de Jésus, il enlève lui-même tous les signes de sa paralysie.

Ainsi, au oui que Dieu prononce sur le monde, en Jésus-Christ, répond le oui de l'homme à Jésus-Christ. Oui de la foi, qui balaye courageusement toutes les impressions d'impuissance ; oui de l'espérance, quand l'homme fait fond sur Dieu, alors même que Dieu déplace sans cesse les points d'appui ; oui de la charité active, qui ne s'arrête jamais avant que l'autre ait rencontré Jésus.

À travers cet épisode de l'Évangile, Jésus vient nous redire : « Ce qui paralyse, c'est le péché ». Et à partir de cette conviction, un double réflexe nous est demandé, un double effort nous attend.

D'une part le réflexe du *brancardier* : ne pas nous résigner à la paralysie de nos frères ni à les voir loin du Christ, ne pas cesser de prier pour eux, de les amener à Jésus ; car nous n'avons pas le droit de nous dire : « C'est définitif, c'est irréversible ; pour lui, pour elle, il n'y a plus que la civière, il n'y a plus rien à faire ».

D'autre part, et avant tout, le réflexe du *brancardé* : ne pas nous résigner à notre propre paralysie, comme si le péché, la tristesse, ou l'échec spirituel, étaient des fatalités dans notre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une barque à sa disposition

Jésus demande à ses disciples de tenir une barque à sa disposition. Pourquoi ? Parce que la foule le serre de près et que tous se précipitent sur lui pour le toucher. La barque va donc résoudre deux problèmes à la fois :

– comment se faire entendre d'une foule si ce n'est en prenant un minimum de recul ? La barque s'éloignera du rivage ; Jésus utilisera le plan d'eau comme porte-voix ;

– comment échapper à la pression de la foule ? Là encore en prenant du recul.

La barque va permettre à Jésus de continuer son travail de prédicateur sans être pris à tout moment dans la cohue.

Dans ce réflexe de Jésus montant dans la barque, il y a pour nous un enseignement, tout simple, mais qui peut aller profond dans notre cœur. Jésus veut, avant tout, être entendu ; il veut que sa parole parvienne à nous, à notre intelligence, à notre cœur. Les gens le pressent, voudraient le toucher pour être guéris dans leur corps ; Jésus répond, en quelque sorte : « Écoutez-moi d'abord ; écoutez-moi, pour être guéris dans votre cœur. »

Nous aussi, dans l'action et surtout dans la prière, nous voudrions toucher les choses de Dieu, le mystère du Christ ; nous aimerions sentir la foi, la joie d'espérer ; nous avons comme besoin de savoir où nous en sommes, ou d'expérimenter que le Seigneur est bien là.

Et Jésus de nous dire : « Écoute-moi d'abord ; c'est l'unique nécessaire ; tu cherches mon amitié, alors laisse-moi te parler ; entre dans mes paroles, entre dans mon projet de vie, entre dans

ma vie. » À certaines heures. Il arrive même que Jésus marque une certaine distance, pour mieux se faire entendre. Plus moyen de le toucher : il est dans la barque. Seule sa voix nous parvient ; il nous parle de bonheur : bienheureux les doux, bienheureux les cœurs purs, bienheureux les artisans de paix.

Il appela ceux qu'il voulait

Jésus appela ceux qu'il voulait. Il avait déjà beaucoup d'amis, des hommes et des femmes qui le rejoignaient souvent, ou qui l'accueillaient chez eux, mais il n'en a choisi que douze. Et beaucoup, ce jour-là, des femmes, mais aussi des hommes, ont dû se dire : je n'ai pas été retenu(e) parmi les Douze.

Ils n'en étaient pas moins amis de Jésus pour cela, mais ce n'était pas seulement une question d'amitié ni même de sainteté (car alors Marie eût été apôtre) ; il s'agissait avant tout d'une mission.

Pourquoi les appelait-il ? Avant tout pour qu'ils soient avec lui, qu'ils partagent ses marches, ses repas, ses repos, pour qu'ils entendent tous son message et le voient réagir : « Vous aussi vous me rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement » (cf. Jn 15,27). Quand on entreprend de répondre au Christ, c'est bien par là en effet que tout commence : l'écoute de sa parole et un regard jamais lassé sur sa manière de vivre, de servir et d'aimer.

Parce que d'abord ils acceptent d'être avec lui, de vivre avec lui, de tout partager de ses journées, les Douze vont être envoyés pour prêcher ce qu'ils auront compris du message de Jésus, et pour libérer les cœurs à la manière de Jésus : ils vont chasser les démons, et ils vont repousser, avec force et douceur, les peurs, les remords, les tristesses qui paralysent les humains sur la route de Dieu.

La lumière et l'énergie pour la mission, c'est Jésus qui les donnera. Appelés comme apôtres, donc appelés pour être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de nos peurs, de nos tristesses.

Et tout cela était prévisible : pour que la graine résiste, il faut de la terre, et si nous voulons la fidélité, il nous faut de la profondeur. Or la terre profonde semble toujours, dans un premier temps, la plus stérile et la plus ingrate, ou du moins la plus lente à produire. La graine s'y enfouit, et longtemps on la croit perdue. En fait, on avait raison de lui faire confiance, car elle a germé dans le secret, elle a développé lentement tige et racines ; et quand le blé en herbe sort au grand jour, il est déjà fort et se moque du soleil.

Ce n'est pas facile d'être une terre profonde, car il faut attendre longtemps les fruits et s'habituer aux longues patiences de Dieu. Dans la rocaille, l'herbe vient vite, mais la moisson ne vient jamais.

Qui peut transformer notre roche ?

Qui peut enraciner l'appel de Dieu jusqu'à l'intime de nos désirs, de nos projets, de nos joies ? Seul l'Esprit Saint, l'Esprit du Père et du Fils, peut réaliser en nous cette œuvre de vie, l'Esprit qui nous est donné « pour que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits » (1Co 2,12).

« Choisissez », dit en quelque sorte le Seigneur. La graine est bonne, toujours bonne ; ce n'est pas elle qu'il faudra accuser, car elle vient de Dieu.

« Choisissez », il est encore temps : quelle terre voulez-vous être ? Voulez-vous être les hommes d'un moment, ou les hommes de la durée ?

Voulez-vous les succès rapides, ou les moissons fortes qui permettent d'autres semailles ?

Voulons-nous paraître, ou nous cacher en Dieu ?

Convertissez-vous ! Le Règne de Dieu est là !

« Convertissez-vous ; le Règne de Dieu est là. »

Un appel et un don, mais le don est premier par rapport à l'appel : « Le Règne de Dieu est là, déjà là, déjà là pour vous ! » ; alors convertissez-vous pour le saisir, pour l'accueillir, pour le fêter à l'intime de vous-mêmes : « Convertissez-vous, *car* le Règne de Dieu est là ! »

Le message de Jésus n'est pas d'abord culpabilisant, comme s'il disait : « Retourne ton cœur, *sinon* le Règne de Dieu ne sera pas pour toi ! »

Tout commence au contraire par une promesse de bonheur : « La joie est là, à portée de main, à portée de désir, à toi d'ouvrir ton cœur ! » Car c'est bien la joie qui nous est offerte et ouverte par le Règne de Dieu.

Qu'est-ce, en effet, que le Règne de Dieu, sinon l'avènement de son vouloir dans la vie des hommes, la réalisation quotidienne de son plan d'amour, la mise en œuvre de ce dessein qu'il a formé pour nous de toute éternité : « nous identifier à l'image de son Fils bien-aimé ».

Aujourd'hui, par la voix de Jésus, c'est le Père qui redit à chacun de nous : « Tu veux le bonheur ? Retourne-toi ! Regarde-moi ! » Mais il faut souvent du courage pour accueillir la joie, et une grande pauvreté pour ouvrir les mains. Et il nous arrive d'être retenus dans notre élan par un sentiment diffus d'impuissance, de lassitude ou d'échec : « Ce n'est pas pour moi ; ce n'est plus pour moi ; pour moi, c'est impossible ! Ma vie, désormais, est comme un soir qui baisse, et mes forces sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

choix de son amour.

Ya'ir et la femme au flux de sang

Jésus quitte la rive Est du lac, habitée surtout par des païens, et où il vient de guérir un démoniaque, et il gagne en barque la rive opposée, très peuplée à l'époque, et uniquement de Juifs.

De la foule, très nombreuse, un homme se détache : c'est Ya'ir, un des notables de la communauté, au nom prédestiné : « Il illuminera, Dieu illuminera ». Aux pieds de Jésus, il supplie avec insistance : « Ma petite fille est près de mourir »... En fait elle a déjà douze ans, mais pour le Père, tout chaviré de chagrin, elle est plus que jamais : « ma petite fille ».

La réponse de Jésus, c'est un geste : il part avec Ya'ir. Mais il n'avance pas vite, car la foule le presse. Tout à coup il se retourne et cherche quelqu'un des yeux : « Qui a touché mes vêtements ? » Et l'on voit s'approcher, tout émue, toute tremblante, mais si heureuse, une femme, qui se jette à ses pieds, tout comme Ya'ir quelques minutes auparavant, et qui lui raconte tout : la kyrielle de médecins qu'elle a consultés depuis douze ans ; son désespoir, puis son espérance folle quand on lui a parlé de Jésus.

Sa foi, elle l'a traduite à sa manière. Les braves gens, à l'époque, pensaient que le pouvoir des guérisseurs irradiait de leurs personnes dans leurs vêtements ou même dans leur ombre. L'important, pour elle, c'était de toucher Jésus ; l'important, pour Ya'ir, c'était de dire à Jésus : « Viens vite imposer les mains à ma petite fille. » Quant au centurion de Capharnaüm, il disait à Jésus : « Dis seulement un mot, une parole, là où tu es, et mon serviteur sera guéri, là où il est » (cf. Mt 8,8).

Il y a bien là trois expressions différentes de la foi, trois niveaux de confiance en Jésus, mais Jésus répond toujours, dès lors que la foi est sincère et prête à l'audace. « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix, sois guérie de ton mal ». Déjà la femme avait senti en elle que le mal était stoppé ; elle sait maintenant, sur la parole de Jésus, que sa guérison est définitive.

Pendant ce temps, dans la maison de Ya'ir, la petite est morte. Et des proches de Ya'ir viennent lui dire : « Maintenant, c'est fini ; ce n'est plus la peine d'importuner le Maître... » Il est donc évident pour eux que Jésus, même Jésus, ne peut plus rien pour la petite. Pour eux Jésus est un guérisseur extraordinaire, mais son pouvoir s'arrête sur le seuil de la mort.

Jésus a saisi ce qu'on vient de chuchoter, et pour seule réponse il offre à Ya'ir de faire un pas de plus dans sa foi : « Sois sans crainte ; crois seulement ». Quelle confiance il a fallu à cet homme : il était venu supplier pour son enfant vivant, et on lui demande de ne pas baisser les bras maintenant qu'elle est morte !

À l'approche de la maison, Jésus ne garde avec lui que Pierre, Jacques et Jean, qui seront aussi, plus tard, les témoins privilégiés de la Transfiguration. Mais à l'intérieur, c'est déjà le brouhaha des jours de deuil, et Jésus écarte tout ce bruit : « Pourquoi cette agitation ? Pourquoi ces pleureuses ! L'enfant n'est pas morte. Elle dort ». Paroles mystérieuses, volontairement mystérieuses, de Jésus. Et ces gens savent bien que la petite est morte, vraiment morte. Ce que Jésus veut dire, et ce qu'il dit sous forme paradoxale, c'est qu'avec lui la mort n'aura jamais le dernier mot.

Quand on viendra dire à Jésus : « Seigneur, Lazare est malade », Jésus dira : « Notre ami Lazare s'est endormi, mais je vais aller le réveiller » ; et l'évangile de Jean continue ainsi :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le banquet d'anniversaire en un festin éclaboussé de sang.

Hérode, auprès d'elle, paraît plus complexe et un peu moins sordide. À l'égard du Baptiste, ses réflexes présentent une ambivalence curieuse : d'une part il l'a fait arrêter et le tient enchaîné dans la forteresse de Machéronte ; mais en même temps il l'estime, il le craint, et il le protège.

Ainsi faisons-nous bien souvent avec la vérité qui pourrait nous convertir : nous ne la tuons pas, pas tout de suite, mais nous jouons avec elle. Nous aimons l'entendre et elle nous rend perplexes, mais nous nous contentons de ce frisson d'inquiétude, et nous laissons la vérité enchaînée quelque part dans la forteresse de notre moi, afin qu'elle ne parle que sur demande.

Mais on ne fait pas attendre impunément la vérité ; et le roi Hérode ne tarde pas à payer son indécision. Un vent de folie passe dans sa vie, et lui, qui se montre si avare et soupçonneux face à la vérité, promet la moitié de son royaume à cause du charme d'une danseuse. Il a beau se ressaisir et mesurer son erreur, déjà il est trop tard : c'est la passion qui lui a fait promettre, et c'est l'orgueil qui l'empêche de se dédire. Le chantage d'Hérodiade réussira, comme deux ans plus tard réussira le chantage des chefs juifs devant un Pilate indécis, qui aura trop longtemps louvoyé avec la vérité.

Le quatrième acteur du drame est muet.

Jean a parlé avant, et c'est pour avoir parlé qu'il meurt au fond d'un cachot, en martyr de la vérité, victime à la fois des trois forces qui travaillent le cœur des autres : « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie » (1Jn 2,16).

Mais la mort ne le surprend pas ; il l'attendait depuis longtemps comme couronnement de son message. Il peut partir maintenant, il peut s'effacer, puisque déjà Jésus a pris le relais,

pour baptiser dans l'Esprit Saint ceux que lui, Jean, avait seulement plongés dans l'eau.

Rien ne pouvait mieux parachever son destin de précurseur, son destin d'humilité, que cette mort dans l'ombre au moment où Jésus commençait à se manifester comme lumière des hommes :

« Il faut qu'il croisse et que je diminue. Celui qui a l'épouse est l'Époux, et l'ami de l'Époux est là pour se réjouir. Telle est ma joie ; elle est parfaite ! » (Jn 3,25-36)

Comme des brebis sans berger

Tout joyeux, les Douze reviennent de leur première mission. Selon les consignes de Jésus ils étaient partis deux par deux pour proclamer partout qu'il fallait se convertir, pour chasser les démons et guérir des malades. Et les voilà de retour, heureux de la confiance que Jésus leur a faite, mais harassés de fatigue après cette longue tournée.

Se reposer sur place est impossible : les gens vont et viennent sans arrêt pour voir Jésus et causer avec lui. Mais Jésus, en vrai chef, a vu le problème, et il prend les devants : « Venez dans un lieu désert pour vous reposer un peu ». Et tous ensemble ils partent, en barque, vers un lieu tranquille à l'écart de la foule.

Une journée de repos en communauté avec Jésus, voilà bien une grâce à ne pas manquer ! Jésus le premier se réservait des moments de gratuité pour la prière, et il semble bien qu'il ait voulu en inculquer l'habitude aux disciples.

À y bien réfléchir, ces initiatives de Jésus – se reposant ou faisant reposer ses disciples – cachent une sorte de mystère, qui rejoint celui de l'Incarnation. Jésus est entouré, serré, harcelé du matin au soir ; les disciples n'ont même pas le temps de manger, pour faire face à toutes les visites ; les gens, les pauvres, les malades sont là, qui se pressent et qui attendent, et Jésus s'en va, emmenant sa petite troupe avec lui ! Donc Jésus accepte les contraintes de la prudence élémentaire. Il sait par expérience qu'il faut tenir longtemps et que les forces humaines ont des limites ; et sagement, pour mieux assurer la mission, il fait reposer ses missionnaires.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

inutile, le culte qu'ils me rendent ! » (Is 29,13)

Ce peuple, c'est nous, rassemblés aujourd'hui encore pour le culte du seigneur. Nous le chantons ensemble, nous le louons, nous le remercions ; mais notre cœur n'est-il pas déjà loin du Seigneur, loin des grandes urgences du royaume ?

Appelant la foule, Jésus disait : « Écoutez-moi bien tous, et comprenez : tout le mauvais vient du dedans ». Il ne suffit pas, pour nous, gens du Christ, de saupoudrer notre existence de quelques moments de prière, comme les Pharisiens s'aspergeaient d'eau en revenant de la place publique. Ce qui intéresse Dieu, c'est le dedans, le cœur ; le partenaire de Dieu, c'est « l'homme caché du cœur ». Dieu ne se contente pas des restes, il veut tout l'homme, pour sauver tout l'homme et mener l'homme à la gloire ; il veut surtout en nous ce creux le plus secret d'où partent toute compréhension, tout amour, tout choix et toute décision. Car il n'y a pas de vérité totale, tant que l'homme n'est pas à l'écoute du Dieu vivant et vrai ; il n'y a pas d'amour vrai, tant que cet amour n'est pas noué en Dieu lui-même ; il n'y a pas pour nous de vie authentiquement libre, tant que nous ne laissons pas à Dieu les mains libres pour agir et conduire notre destin.

Rappelons-nous ce que dit le vieux sage de l'Imitation de Jésus-Christ : « Tu n'es pas meilleur quand tu es loué, tu n'es pas pire quand tu es blâmé. Tu es ce que tu es *Deo teste* » (Dieu étant témoin) ».

« Si le Fils nous libère, nous serons vraiment libres » (Jn 8,36). Lui seul peut réconcilier en nous l'être et le paraître, lui seul est capable de nous ôter nos masques sans nous laisser découragés, lui seul peut nous guérir de l'illusion et faire de nous des créatures nouvelles enfin capables d'aimer ; mais cette route vers la liberté – ne nous leurrions pas – c'est le sentier

étroit des Béatitudes.

Ce qui sort de l'homme

« Tous les aliments sont purs. »

Cet enseignement du Christ, qui nous semble si évident, représentait, à l'époque, une révolution spirituelle.

Jésus venait réaffirmer en quelque sorte l'optimisme de la Genèse : à la fin de chaque journée de création, Dieu avait vu « que cela était bon ». De même Jésus proclame que rien du monde matériel n'est mauvais en soi, qu'il n'y a pas de frontière dans le monde entre des choses qui mènent à Dieu et des choses qui éloignent de lui.

La création n'est pas compartimentée, ni en partie interdite : l'homme est vraiment roi et libre dans la création de Dieu ; l'œuvre de Dieu est assortie aux besoins de l'homme : la nourriture est faite pour son corps, et il n'y a pas à introduire des dissonances là où Dieu a créé l'harmonie.

Ainsi la source du mal ne se trouve pas dans les choses, mais dans le cœur de l'homme. Pour les croyants de la Bible, donc pour Jésus, le cœur servait autant à aimer qu'à comprendre, autant à vouloir qu'à ressentir. C'est donc le cœur humain, et lui seul, qui prend l'initiative du mal, et c'est l'intention du cœur de l'homme qui fausse sa relation aux choses, au corps, aux personnes.

Et le Seigneur d'énumérer une longue série de misères, qui se ramènent toutes à deux tendances pécheresses : l'égoïsme jouisseur, et l'agressivité incontrôlée ou entretenue.

Si l'ascèse est nécessaire dans nos vies, ce n'est pas que la création de Dieu soit dangereuse, c'est que notre cœur n'est plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de suite ; elle glisse sur la carapace de l'ordinaire, et une seule chose semble préoccuper les disciples : « Tout à l'heure, nous n'aurons pas de pain. »

Jésus laisse faire un moment, puis il décide de ramener les disciples devant les véritables enjeux : « Pourquoi discutez-vous parce que vous n'avez pas de pain ? Vous ne saisissez pas encore ? Vous ne comprenez pas ? »

Et les questions de Jésus, reprises aux prophètes d'Israël, nous atteignent tous aujourd'hui. : « Vous avez des yeux, ne voyez-vous pas ? Ne discerniez-vous pas ? Vous avez des oreilles, ne percevez-vous pas ? » (Jr 5,21)

Entendre Jésus aujourd'hui, c'est d'abord accueillir son avertissement : ne vous servez pas de l'Évangile comme d'un pouvoir sur les autres.

Ne laissez pas les personnes et les groupes se culpabiliser réciproquement au risque d'éteindre toute espérance et de saper tout élan spirituel.

Ne ramenez pas tout, comme les Hérodiens, à des questions de prestige tangible ou à des rapports de force.

Entendre Jésus aujourd'hui, c'est aussi accepter ses reproches. Il nous reproche d'avoir d'autres soucis que lui, d'autres désirs aussi, et de nous disputer à propos de pain matériel, de chercher toujours un coupable pour expliquer une situation, alors que lui est contesté dans sa mission et dans son message.

Il nous reproche d'avoir le cœur calleux, épaissi par l'habitude, qui ne réagit plus aux stimulations de l'Évangile et qui devient rétif à l'effort et paresseux pour irriguer tout l'être.

Il nous reproche surtout de ne pas voir Dieu à l'œuvre et de ne pas croire vraiment à sa propre puissance messianique : « Ne vous rappelez-vous pas ? Quand j'ai rompu les cinq pains pour

les cinq mille hommes (c'était beaucoup moins qu'un pain pour treize !), combien de paniers pleins de morceaux vous avez emportés ? »

Quand nous commençons à craindre pour l'avenir, en disant qu'il reste peu de pains, ou peu de forces, Jésus nous rappelle que notre Dieu est le Dieu de la vie et de la surabondance, et il nous remet devant les yeux les paniers de surplus.

Quand nous sommes tentés de perdre cœur, ou de perdre le temps de la Rédemption, Jésus refait pour nous les gestes d'Emmaüs (Lc 24,28-31), il nous fait entendre l'invitation de la Sagesse de Dieu :

« Venez manger de mon pain et boire le vin que j'ai préparés pour vous. » (Pr 9,5)

L'aveugle de Bethsaïda

Comme dans l'épisode du sourd bègue, Jésus s'écarte de la grande foule pour opérer le miracle, et il recommande à l'homme guéri la discrétion.

Mais un détail nous frappe dans cette guérison d'un aveugle, c'est que Jésus lui rend la vue en deux fois ! Bien évidemment, ce n'est pas le pouvoir qui manque à Jésus : après le miracle des pains, chacun savait quoi s'en tenir sur ce point. Donc c'est à cause de l'aveugle ou à cause des quelques assistants que Jésus le guérit en deux étapes.

L'étrange manière de faire de Jésus cache une visée pédagogique : c'est une sorte de catéchèse en acte, à la manière des prophètes. Dans un premier temps, l'aveugle commence seulement à voir, et il distingue mal les hommes des arbres. Dans un deuxième temps, la vision devient tout à fait nette.

C'est bien ce qui se passe pour tout aveuglement spirituel, et instinctivement nous rapprochons cette guérison opérée dans le port de Bethsaïda de la question posée par Jésus dans la barque, quelques heures auparavant : « Avez-vous donc le cœur endurci, des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre ? »

Même quand on vit journallement aux côtés de Jésus, il faut du temps pour entrer dans sa parole ; même quand Jésus est là, présent dans notre vie, les mains posées sur nos yeux malades, il nous faut du temps pour nous ouvrir à sa lumière.

Dieu, qui est le maître du définitif et de l'instantané, travaille souvent avec le temps quand il s'agit de notre salut, parce que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Viens au secours de mon incrédulité !

Qu'elle est poignante, qu'elle est vraie, cette prière du père de l'enfant épileptique : « Je crois ! Viens en aide à mon manque de foi ! » Elle dit en même temps son désir et son impuissance, sa volonté de s'en remettre à Jésus et les limites de sa confiance. Que manquait-il à la foi de cet homme ? – C'est qu'il dise encore : « *Si tu peux quelque chose* » : une foi totale aurait dit : « *Puisque tu le peux, fais-le pour moi* » ; et c'est une foi de ce type que Jésus a admirée chez le centurion (Mt 8,5 ; Lc 7,1-10), qui disait : « Dis seulement un mot, et mon serviteur sera guéri ».

Si le dialogue de Jésus avec le pauvre père désemparé nous touche si fort, c'est qu'à travers sa réponse, Jésus dénonce et conteste la timidité de notre propre foi. Nous avons prié des heures durant en pensant à la bonté et la puissance de Jésus qui nous sauve, et pourtant il reste des « si » qui traînent dans notre cœur ; et nous disons, nous pensons : « Si le Seigneur a pitié de moi, je vais sortir de ma tristesse ; si le Seigneur regarde notre communauté, nous allons traverser l'épreuve ». Mais il n'y a pas de « si ». De fait le Seigneur est en acte de miséricorde ; de fait notre communauté est dans sa main ; déjà son regard nous suit ; déjà son amour est à l'œuvre ; et même s'il nous fait attendre le moment où nous prendrons conscience de son secours, déjà Jésus nous a écoutés, déjà notre avenir est pris en charge par celui qui nous aime et s'est livré pour nous.

Nous connaissons, dans toutes nos relations humaines, des moments de solitude parfois douloureux ; mais devant Dieu, avec Dieu, il n'y a pas de solitude, tant que la foi demeure

vivante ; et ce père malheureux de l'Évangile nous montre le chemin qu'il nous faut suivre dans toutes nos détresses : parler à Jésus de l'enfant malade, de l'homme, de la femme malade que nous sommes, des crises qui secouent notre espérance, et des paralysies de notre charité, et ajouter aussitôt : « Seigneur, je crois, je veux croire, je veux garder ma confiance, mais malgré moi je te ressens comme absent, lointain. Viens en aide à mon manque de foi ».

De quoi discutiez-vous en chemin ?

Jésus fait route à travers la Galilée. Il peut se faire le plus discret possible, car il a entrepris d'instruire plus personnellement ses disciples proches des projets de Dieu sur lui. Et après cette deuxième annonce de la Passion, ses disciples craignent de l'interroger, comme si cette révélation de la Passion prochaine était pour eux un secret impossible à porter, comme si les souffrances à venir projetaient déjà leur ombre, l'ombre de l'échec, sur leur vie quotidienne avec Jésus.

Mais une fois arrivés à la maison de Capharnaüm, Jésus, lui, ne va pas craindre de leur demander : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » ; qu'est-ce qui occupait votre esprit ? Quel est le souci que vous portiez ensemble ? Et les disciples se taisent, gênés, car, ensemble, ils avaient tourné le dos à la Passion du Maître. Comme pour oublier le chemin des souffrances, ils avaient fait des projets de grandeur, et avaient commencé à se comparer entre eux.

Jésus répond d'abord en rectifiant l'image qu'ils se font d'eux-mêmes : la vraie grandeur, selon l'Évangile, est de se faire le dernier de tous. Non pas d'être au-dessous de tout, mais de se placer au-dessous de tous ; non pas pour se faire remarquer par une humilité trop voyante, mais simplement en se mettant en position de servir tous ses frères. Alors, lorsque dans la famille ou la communauté, Jésus nous met ou nous laisse à la place du service, du dévouement, de la gratuité, à la dernière place, nous ne disons plus : « On me prend ma vie », mais : « C'est bien ainsi ; c'est la place qui me revient ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Que dois-je faire ?

Cela s'est passé brusquement : Jésus se préparait à partir, et voilà un homme qui arrive en trombe et se met à genoux devant lui. Apparemment il est pressé, comme s'il jouait la dernière chance de sa vie ! Que vient-il demander ? Une guérison pour lui, pour un de ses proches ? Non, cet homme arrive, tout essoufflé, pour poser une question bizarre : « Que dois-je faire pour avoir en partage la vie éternelle ? »

Et cette question nous gêne, parce que c'est justement celle que nous n'avons plus le courage de poser. Bien sûr, nous ne sommes pas à court de moyens pour éliminer ce témoin gênant. On dira : « C'est un anxieux ! Nous qui sommes équilibrés, nous n'avons pas besoin de penser à une vie éternelle ! » « C'est un nanti ! ayant tout ce qu'il lui faut pour vivre, il peut se payer le luxe de rêver à une autre vie ! »

Mais nous sentons bien que toutes nos bonnes raisons seraient de l'enfantillage. Il faut entendre la question de cet homme, parce que c'est tout simplement un réaliste : il veut dès aujourd'hui une vie qui puisse traverser la mort ; il veut, avec les choses qui passent, construire dès aujourd'hui du définitif. C'est lui qui a raison, et nous qui sommes des rêveurs : nous imaginons que « ça va durer toujours », et lorsque nous prenons conscience du vide de notre action, de notre dévouement, de notre amour, lorsque nous constatons l'échec de notre visée spirituelle, de notre travail apostolique, nous imaginons toujours que nous pourrons, « plus tard », « un jour », recommencer notre vie, comme on efface le tableau pour recommencer une opération.

« Bon maître, dit l'homme, que dois-je faire pour avoir en partage la vie définitive ? »

Le Christ répond : « Tu as les commandements », c'est-à-dire : ce qui plaît à Dieu, ce qui est bon, ce qui est parfait. Pour chacun de nous ce serait déjà un programme ambitieux ; mais cet homme, à genoux devant le Christ, est d'une autre trempe : « Maître, tout cela, je l'ai gardé depuis ma jeunesse ». Et c'est vrai ! Le Christ qui le regarde sait qu'il dit vrai ; il sait ce qu'il en a coûté à cet homme, et il le prend en affection, non pas tellement pour le bilan positif de sa vie morale, mais parce que cet homme, ce fidèle, ce juste, a compris que le Christ lui demandait autre chose, une sagesse nouvelle, une sagesse chrétienne qu'il faut aimer plus que la santé, plus que la beauté et l'élégance, plus que le pouvoir et la volonté de puissance.

« Une seule chose te manque : va vendre ce que tu as, réalise tout cela au compte des pauvres. Puis viens, suis-moi ! » Voilà bien, pour cet homme, et pour chacun(e) de nous, une de ces paroles de Jésus porteuse de vie, et qui pénètre au cœur de notre existence, pour trier nos sentiments et juger nos pensées. Une seule chose nous manque, c'est d'avoir brûlé nos vaisseaux et d'être devenus pour le Christ des inconditionnels.

Quelque part peut-être dans notre vie, il y a un oui qui n'a pas encore été dit à Dieu, et c'est cela qui nous rend tristes ; il y a un avoir qui nous empêche d'être, et c'est cela qui nous gêne pour suivre vraiment le Christ.

Je veux bien te suivre, Seigneur, mais laisse-moi me faire une place au soleil ; laisse-moi devenir quelqu'un dans la communauté.

Je veux bien te servir, mais laisse-moi garder ce style que je tiens de mon passé.

Je veux bien t'écouter, mais laisse-moi prendre ma distance

vis-à-vis de ton Église.

Je consens à recevoir ta parole, mais surtout, qu'elle ne vienne pas entamer mes évidences ni mon système !

Tant que nous en restons au « oui, mais », nous avons gardé quelque part « de grands biens ». Alors Jésus regarde autour de lui, et il dit à ses disciples, à nous tous : « Comme il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le règne de Dieu ! »

Nous sommes nous-mêmes souvent trop encombrés pour cheminer selon les Béatitudes, et Dieu n'a que faire de notre fil trop voyant, quand il veut broder au fond de notre cœur.

Les disciples ont si bien compris qu'ils en ont été catastrophés : « Mais alors, qui peut être sauvé ? »

Tous nous réagissons comme cet homme qui « avait de grands biens ».

Tous nous restons crispés sur un trésor, que ce soient l'aisance, le confort, la culture et le pouvoir qu'elle donne, que ce soient l'indépendance intellectuelle, un schéma spirituel, l'influence sur les autres, les projets qui nous valorisent, que ce soient enfin un amour trop possessif ou des visées d'ambition poursuivies à travers les êtres aimés.

Et nous-mêmes, consacré(e) s, qui avons promis de vivre pauvres, de suivre le Christ Serviteur, et de garder notre cœur ouvert sur le monde entier, sans jamais le refermer sur quiconque, pouvons-nous vraiment dire que nous avons tout quitté ? Sur la route étroite que le Christ a choisie pour nous et que nous avons choisie pour lui, ne sommes-nous pas retardés par des loisirs de riches, par le désir de plaire, et par une volonté d'autonomie souvent farouche et agressive ?

Frères et sœurs, peut-être allons-nous dire : « Dieu ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'aveugle Bar Timée

Jésus, avant d'aborder la longue montée vers Jérusalem, traverse Jéricho, dans la vallée du Jourdain, puis il sort de la ville, accompagné d'une foule assez nombreuse, celle des pèlerins qui montaient comme lui, pour la Pâque, à la Ville Sainte. C'est à ce moment précis que saint Marc situe l'épisode de l'aveugle Bar Timée.

Pour mieux saisir et ressaisir ce qui s'est passé, nous allons suivre les faits : d'abord du point de vue de la foule, puis du point de vue de Jésus, et enfin du point de vue de Bar Timée lui-même, avant d'actualiser l'épisode dans notre vie de chrétiens.

Pour la foule, c'est bien simple : Bar Timée est un gêneur. Non seulement il est dépendant des autres pour ses longs déplacements, non seulement il mendie, mais voilà qu'il se met à crier ! Les handicapés sont toujours ressentis comme gênants par les sociétés où règne le confort, même lorsqu'ils ne crient pas, même lorsqu'ils n'ont pas de voix pour se faire entendre. Et le plus grave des handicaps, c'est de ne pas pouvoir accéder à la foi, soit à cause de barrières culturelles, soit à cause des séquelles d'une éducation, soit à cause du contre-témoignage des croyants, ou encore à cause du poids d'une vie de péché.

Combien d'hommes et de femmes, combien de jeunes, sont encore là, au bord de la route, entendant passer ceux qui marchent avec Jésus, ceux qui ont Jésus, ceux qui parfois se servent de Jésus, sans pouvoir faire autre chose que de tendre la main vers un peu d'amitié, vers un regard, vers un moment de dialogue.

Pour Jésus, la présence de l'aveugle Bar Timée va être, une fois de plus, l'occasion d'entamer et de contester l'égoïsme de la foule, l'égoïsme de chacun lorsqu'il est dans la foule.

Pourtant Jésus est, ce jour-là, l'homme de la foule, le héros de la foule. Ces gens qui l'accompagnent, qui l'entourent, qui l'accaparent, sont les mêmes qui vont, à la fin du voyage, l'acclamer à Jérusalem.

Or Jésus, malgré le brouhaha des conversations, entend le cri isolé de l'aveugle. Jésus, en s'arrêtant, fait s'arrêter la foule. Car cet homme, cet aveugle que la foule néglige, et même qu'elle rabroue pour le faire taire, est, aux yeux de Jésus, unique, irremplaçable, et il sera, ce jour-là, le privilégié de son amour.

Jésus, comme à son habitude, va se comporter en éducateur. Il éduque la foule à la charité active ; sans faire aucun reproche à tous ces gens qui passaient sans voir l'aveugle, sans le remarquer, Jésus dit simplement : « Appelez-le ». La foule devient ainsi le relais de la charité de Jésus.

Quant à l'aveugle, c'est sa foi qui va être éduquée. Jésus attend qu'il arrive devant lui, et lui demande : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Cela nous semble évident, mais Jésus sait l'importance de la parole pour cet aveugle : Bar Timée ne voit pas Jésus ; il ne peut rien lire, rien deviner, dans les yeux de Jésus. Il faut que Jésus lui parle pour qu'il y ait communication entre eux deux. Et puis surtout, Jésus veut donner à cet homme la joie d'exprimer sa confiance : « Rabbouni, que je retrouve la vue ! » Rabbouni : c'est plus et mieux que « rabbi » ; c'est non seulement : « Maître », mais « mon maître ! »

Nous sommes maintenant à même de revivre cette guérison comme Bar Timée l'a vécue, en nous disant : l'aveugle, c'est moi.

Une grande foule n'est pas toujours une aubaine pour un mendiant ; et Bar Timée aurait pu se résigner ce jour-là. Mais entendant dans la foule parler de Jésus, le prophète de Nazareth, il se met à crier : « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ! » Autrement dit : « Jésus, toi qui es le Messie attendu, aie pitié de moi ! » Le passage de Jésus à Jéricho, c'est la chance de sa vie : il ne la laissera pas passer. Il a deux minutes pour crier, deux minutes pour attendrir Jésus.

Les instants que nous passons ensemble lors de chaque liturgie peuvent être les minutes d'une rencontre intense du Christ. Jésus s'arrête pour nous ; le tout est d'oser crier, d'oser lui faire confiance : « Jésus, aie pitié de moi, ton aveugle ».

Bar Timée sent qu'on s'approche de lui, et il perçoit tout à coup quelques paroles, les plus belles que l'on puisse entendre sur terre de la part de compagnons ou de compagnes : « Confiance, lève-toi, Jésus t'appelle ! » Rejetant son manteau, il se lève d'un bond : « Rabbouni, que je revoie ! »

Et nous voici, d'un bond, aveugles, devant Jésus que nous devinons sans le voir encore. Aveugles, mais confiants ; aveugles, mais certains que Jésus se rendra maître de notre aveuglement.

Rabbouni, que je retrouve la vue !

Que je sache reconnaître ta visite, discerner les traces de ton amour, voir ta main qui m'invite.

Que je voie comment me situer en chrétien dans un monde de plus en plus complexe, de plus en plus dur. Que je sente ton amour et ta fidélité à l'œuvre dans ma vie communautaire, familiale, personnelle.

Que j'aperçoive comment rester constructif là même où les efforts et les intentions sont faussés par les idéologies ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comment pourrions-nous faire attendre son amitié ?

Comment pourrions-nous rester loin du Royaume ?

Aujourd'hui comme au premier jour, un chemin nous est offert pour lui répondre : le sentier de la fidélité, que saint Paul résumait ainsi pour son cher Timothée :

« Efforce-toi de te présenter devant Dieu comme un homme qui a fait ses preuves, comme un ouvrier qui n'a pas à rougir, et qui trace tout droit le chemin pour la parole de vérité. »

(2Tm 2,15)

Le plus grand commandement

Selon la tradition des rabbins, la Loi de Moïse comprenait 613 commandements, dont 365 étaient des interdictions, et 213 des préceptes positifs. L'une des règles d'interprétation avait tendance à situer tous les commandements sur le même plan : « Que le commandement léger te soit aussi cher que le commandement grave ! » Cela pouvait partir d'une bonne intention, et exprimer un amour de Dieu très attentif ; mais cela pouvait tout aussi bien virer au légalisme pointilleux, et parfois aboutir à une déformation des consciences.

Ainsi certains rabbins mettaient-ils sur une même ligne la défense de dénicher des oiseaux et le précepte d'honorer son père et sa mère.

Au temps de Jésus quelques hommes clairvoyants dans leur foi essayaient d'établir une hiérarchie parmi ces multiples obligations de la Loi ; d'où la question de ce spécialiste à Jésus : « Quel commandement est le premier de tous ? »

Jésus répond d'abord en citant Dt 6,5, un beau texte que tous avaient en mémoire, puisque, déjà au temps de Jésus, tous les hommes juifs devaient le réciter au moins deux fois par jour :

« Écoute, Israël, le Seigneur, notre Dieu, est le seul. Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ton énergie. »

Il ne faudrait pas ici forcer la distinction entre cœur, âme, et pensée. Pour nous, occidentaux modernes, le cœur sert surtout à aimer ; pour un hébreu, le cœur a sa part aussi dans l'activité intellectuelle : Dieu donne un cœur pour comprendre (Dt 29,3).

Pour les Juifs du temps de Jésus, le cœur est à la fois conscience et mémoire, intuition et force morale. Dans le cœur résonnent toutes les affections ; mais c'est aussi dans le cœur que les impressions et les idées se changent en décisions et en projets. Et surtout c'est dans le cœur que s'enracinent l'attitude croyante et la fidélité à Dieu. Le cœur, au sens biblique, c'est donc le tout de l'homme intérieur, et le lieu privilégié du risque de la foi.

Ainsi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur » signifie : « Toute ta personne sera mobilisée pour l'amour de ton Dieu ; tu dois tendre vers Dieu avec le meilleur de toi-même ».

Mais Jésus ajoute aussitôt, en citant cette fois le Lévitique (19,18) : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». C'est le second commandement, toujours inséparable du premier et pourtant toujours distinct. Car l'amour pour autrui ne peut pas remplacer l'amour pour Dieu, pas plus que le prochain ne peut remplacer Dieu.

Mais les deux commandements sont semblables, parce que l'amour du prochain, comme l'amour pour Dieu, doit mobiliser toute la personne et toutes ses forces. On ne peut vraiment s'approcher de Dieu, sans commencer à aimer tout ce que Dieu aime ; et plus on est près de Dieu, plus on se rend proche des autres fils de Dieu. « La charité, c'est tout sur la terre, disait Thérèse de Lisieux, et l'on est sainte dans la mesure où on la pratique ».

« Maître, répond le scribe à Jésus, tu as parfaitement dit que Dieu est l'Unique, et qu'il n'y en a pas d'autre que lui ; l'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence et de toute sa force, et aimer le prochain comme soi-même, vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices (d'animaux). »

Et Jésus, voyant qu'il avait répondu avec sagacité, lui dit : « Tu n'es pas loin du Règne de Dieu ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'Esprit seul peut dire, selon les cas, s'il s'agit de pouvoirs à prendre au pied de la lettre ou de richesses à monnayer selon la diversité des cultures et des besoins du peuple de Dieu. Une chose est sûre : c'est que les priants et les priantes ne sont pas exclus des promesses par le fait de ne pas paraître sur les routes du monde ; car la parole leur est confiée, ainsi que le progrès de la mission. Leur pouvoir sur les démons et sur la souffrance du monde ne paraîtra peut-être pas à leurs yeux, et ils n'auront peut-être pas conscience de leur immunité, parce que le Seigneur lui-même les gardera ; mais il est sûr qu'ils partageront toutes les victoires de l'Église et auront leur part aussi dans les progrès de l'amour dans le monde.

Ce sera « de nuit », et cela sera révélé quand le Seigneur paraîtra dans sa gloire ; mais cela n'a pas besoin d'être vu ni compté pour habiter à jamais la mémoire de Dieu. Car les priants, eux aussi sont envoyés, envoyés pour être.

À la droite de Dieu

« Le Seigneur Jésus, après nous avoir parlé, s'est assis à la droite de Dieu ». Il s'est assis : c'est une image, mais combien riche d'enseignement pour nous !

Il s'est assis, comme celui qui a pleins pouvoirs.

Il s'est assis à la droite de Dieu, parlant au Père d'égal à égal, et intercédant pour nous dans ce dialogue d'amour.

Il s'est assis définitivement, et rien ne le fera se lever jusqu'au dernier jour, ni les guerres ni les bruits de guerre, ni les scandales ni les contestations, ni les périls ni les victoires de son Église.

Il s'est assis dans la paix, ayant achevé chez nous l'œuvre du Père, et goûtant déjà, lui, notre Premier-né, le repos de Dieu.

Ainsi la dernière image que saint Marc nous a laissée de Jésus est celle du Seigneur céleste partageant le trône de Dieu, et en ce temps d'épreuves et d'incertitudes que nous traversons elle est pour nous porteuse d'un message de sérénité et d'espérance.

Sérénité, parce que nous ne sommes pas seuls et que nous ne serons jamais seuls, tant que notre souci restera d'accomplir le dessein du Père.

Ce que Dieu a fait garantit ce qu'Il fera ; s'il a livré son Fils pour nous, ce n'est pas pour nous ôter maintenant sa faveur ou cesser de nous regarder avec tendresse ! Dieu a scellé avec nous une Alliance, éternelle et chaque jour nouvelle, et si Lui est avec nous, qui pourrait imaginer venir à bout de notre fidélité ? si Dieu a décidé de faire de nous ses amis et ses messagers, qui pourrait se mettre en travers de notre route ?

Le Christ auprès de Dieu nous parle d'espérance.

D'abord parce qu'il nous promet une victoire aussi complète, étrange, paradoxale que la sienne. Le monde du refus aura beau nous bousculer, nous angoisser, nous persécuter, nous raconter que tout est perdu d'avance, « en tout cela nous n'avons aucune peine à triompher » (Rm 8), parce que Celui qui nous a aimés nous aime encore à la droite de Dieu.

Pour nous, comme pour les Apôtres, nous sommes témoins de cette victoire, « nous nous en allons prêcher en tout lieu », c'est-à-dire en un seul lieu à la fois, là où Dieu nous a placés et nous placera pour que nous y portions du fruit ; et le Seigneur ressuscité, le Seigneur « assis », agit avec nous ; il confirme la parole de notre témoignage.

L'espérance, promesse du Père, que Dieu suscite en notre cœur ne nous décevra jamais, car l'Esprit vit en nous pour l'entretenir chaque jour.

Puisque « nous sommes revêtus de la force d'en haut », puisque nous tenons, dans l'Esprit, le commencement de la vie éternelle, rien ne pourra nous séparer du Père et du Fils, si paisibles dans leur gloire, ni les inquiétudes, ni les critiques, ni les séquelles du passé, personnel, familial ou communautaire, ni les écroulements du présent, ni les menaces sur l'avenir, ni les statistiques, ni les sondages d'opinion, ni les étroitures des hommes, ni même nos chutes et nos propres misères ; rien ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a manifesté en nous donnant le Christ à aimer et à servir.

Dans la même collection :

Cachés dans l'Amour, Stinissen Wilfrid, 2011

Dieu au fil des jours. Méditations quotidiennes pour toute l'année, Stinissen Wilfrid, 2016

Veiller dans l'Amour. Une pensée pour chaque jour avec sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, Une carmélite, 2012

Du même auteur dans la collection :

Du neuf et de l'ancien. Méditations sur l'évangile de Matthieu, 2019

Heureux les invités aux Noces. Méditations sur l'évangile de Luc, 2020